

Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



Christensen, Andrée. Chambres rêvantes

Catherine Parayre

Volume 18, numéro 1, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077543ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2737>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parayre, C. (2021). Compte rendu de [Christensen, Andrée. Chambres rêvantes]. *Voix plurielles*, 18(1), 80–81. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2737>

© Catherine Parayre, 2021



Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Christensen, Andrée. *Chambres rêvantes*. Ottawa : David, 2020. 131 p.

Avec *Chambres rêvantes*, Andrée Christensen nous offre un recueil nocturne qui se dévore plus qu'il ne se médite. L'auteure et artiste y applique avec bonheur et finesse un processus éprouvé qui consiste à créer des images, chez elle des collages utilisant des reproductions de gravures sur bois du dix-neuvième siècle, et de s'en inspirer – du moins, en partie – pour écrire des fragments de texte et de courts poèmes étranges qui sonnent pourtant si justes que les lectrices et les lecteurs y reconnaîtront des détails autrement indicibles du réel. Christensen mène habilement ce processus, en fait très méthodique, mais dont le résultat est une impression tenace de fantaisie, ce qu'elle explique fort bien dans son introduction – une élucidation du fonctionnement de l'ouvrage. Pratiquant en pleine certitude la technique du collage pour engendrer des associations merveilleuses, elle choisit un thème – le sommeil et les rêves – qui, depuis toujours, se prête au déchiffrement tout aussi bien qu'au mystère.

Le livre est beau, le thème succulent, les nuit qui y sont décrites remplies d'aventures voulues signifiantes. Le recueil est tout en grisailles et nous emporte dans une époque révolue, datée (la fin du dix-neuvième siècle), d'avant nos mémoires contemporaines, donc figée en une galerie de portraits nourris, dans l'imaginaire occidental, des relents du romantisme et de sa fascination pour de vieux mythes et sagas, en particulier en ce qui concerne la stylisation du corps féminin, tout autant que sensible aux développements technologiques de l'époque qui portent à la nostalgie d'une nature plus grande que nature et, avant toute chose, prémoderne. Dominante dans les collages de Christensen, l'eau miroite en étendues plates, se fracasse dans de longues chutes, forme mers et torrents. Fréquemment habitée de femmes plantureuses en partie dénudées et en vêtements imaginés antiques, elle façonne un environnement sauvage mais depuis longtemps maîtrisé et décodé par le discours européen. Les objets et structures qui y prennent relief, de même que les animaux fabuleux, collés dans des assemblages oniriques, y sembleront familiers, voire culturellement apprivoisés.

Ces collages rassembleurs de rêves déjà arpentés, mais passionnants, sont le prétexte au langage novateur de Christensen, s'y marient tout en s'y opposant (justement car le texte est novateur, contrairement aux images recyclées d'un autre temps). Les poissons appâtés par une immense rose prennent pour forme verbale « l'heure où [ils] fleurissent ». La femme portant cette gigantesque fleur à bout de bras devient une « fluide passeuse » sur les bords d'un lac sombre. Un papillon collé sur un ciel nocturne se transforme en « papillon lune [qui] défroisse la nuit / sur une

page blanche », alors que les chérubins qui volètent au-dessus d'une cascade sont, dans la poésie de Christensen, « ruisselant de naissance ». Christensen excelle dans cet ouvrage à un exercice que facilite toute écriture plongée dans l'image : elle crée du nouveau à partir de l'ancien, du déjà-vu. Ses textes établissent des correspondances et, ce faisant, créent une langue éblouissante. L'écrit devient musique, autre thème important de *Chambres rêvantes*, non seulement dans les collages, avec leurs instruments (orgue, flûtes, et autres) et une nature qu'on connaît bruissante, mais aussi dans les références musicales que l'auteure identifie, et dans les mots : « ô nuit androgyne / avaleuse de lucioles / enveloppe-moi de ta musique », alors que « les morts chantent [un] requiem ».

Catherine Parayre